

Plutarque dans son *Traité de Lide et Oriside*, des motifs pour lesquels les Égyptiens célébroient telle fête au printemps, telle autre au solstice d'été (*Plut., Opera omnia, ed. Reiske, Tom. VII, pag. 446, 452 et 484*)? Ces rapports entre les cérémonies pratiquées et les phénomènes physiques, cette liaison intime entre le symbole et l'objet, n'auroient donc eu lieu que dans la première année de chaque cycle sothique? L'observation très-juste que M. Jomard fait sur le passage d'Achilles Tatius, s'applique à toutes les fêtes *stativæ*. Celle d'Isis, citée par Geminus et par Plutarque, étoit une fête lugubre; et, si elle n'étoit point *conceptive*, elle tomboit quelquefois à des époques où les jours augmentoient depuis long-temps (*Uranol., pag. 19, nota 35*). Le serment que les prêtres d'Égypte faisoient prêter au roi de conserver l'année vague (*Comment. in German. interpret. Arati: sign. Capricorni; Hygin., ed. Basil., 1535, pag. 174.*), ne décèle-t-il pas la ruse d'une caste privilégiée qui, pour se rendre nécessaire au peuple et pour conserver son autorité, se ménage le droit d'annoncer les fêtes liées à des phénomènes astronomiques?

Plutarque, vivant sous le règne de Trajan, se sert déjà de l'année fixe des Alexandrins, selon laquelle le premier Thoth correspond au 30 août du calendrier Julien (*Ideler, Hist. Unt., pag. 127*); et il rapporte les noms des mois et les fêtes aux époques immuables des solstices et des équinoxes. Achilles Tatius, chrétien, et peut-être même évêque, vivoit plusieurs siècles après Plutarque: on n'a donc pas besoin d'admettre avec de la Nauze l'existence d'une année fixe sous les Ptolémées, pour expliquer pourquoi Achilles Tatius parle des gémissemens des Égyptiens, à la fête d'Isis, comme d'un usage immuablement lié à l'époque du solstice d'hiver. Si d'ailleurs, chez les Mexicains, nous ne voyons renaître cette crainte de la disparition prochaine du soleil qu'après 52 années vagues, on doit, sans doute, en attribuer la cause à l'importance que tous les peuples attachent à la fin d'un grand cycle. Nous observons aujourd'hui même que le dernier jour de l'an a quelque chose de solennel chez des nations fort éloignées des idées superstitieuses (*Œuvres de Boullanger, 1794, T. II, p. 61*).

À Mexico, comme à Thèbes, le soleil est encore considérablement élevé à l'époque où sa déclinaison australe commence à diminuer, et l'on diroit que la crainte de la disparition totale de cet astre auroit dû naître plutôt dans ces régions de l'Asie, où M. Bailly place l'origine de l'astronomie, que chez les peuples voisins du tropique. Cependant, on conçoit comment, dans un culte dont les symboles ont rapport à l'état du ciel, des idées d'un abaissement progressif du soleil et de la diminution de la durée des jours, quelque peu sensibles que soient ces phénomènes, conduisent à des cérémonies lugubres, à l'expression de la douleur et de la crainte.

Quant au catastérisme auquel différens peuples ont assigné, à différentes époques, la première place dans le zodiaque, c'est un objet de recherche des plus intéressans pour l'histoire de l'astronomie. Comme les années commencent ou par les solstices ou par les équinoxes, l'ordre des signes, ou plutôt la préférence donnée à l'un d'eux qui ouvre la marche des catastérismes, fixe le temps auquel remonte l'origine d'un zodiaque. Sous ce rapport, par l'effet de la précession des équinoxes, la simple série des signes devient un monument historique non équivoque, si l'on suppose toutefois 1.º que le peuple chez lequel on trouve ce monument ne se soit pas servi de l'année vague, ou 2.º qu'il n'ait pas voulu tracer, d'après des idées systématiques, l'ancien état des choses, le point de départ, le commencement d'un cycle. Les peuples de l'Asie orientale ont calculé, par des tables peu exactes, les positions des planètes pour des époques très-reculées: leurs livres parlent d'une conjonction de toutes les planètes, qui semble plutôt le fruit de leurs calculs que de l'observation. Ne seroit-il pas possible que l'on découvrit un jour dans l'Inde un monument sur lequel cette conjonction fût tracée, sans qu'on pût pour cela attribuer à ce monument une haute antiquité?

Aucun passage des anciens ne prouve directement que les Égyptiens aient eu connoissance de la précession des équinoxes. Hipparque fit cette découverte en comparant ses observations avec celles